

L'ÉLÉMENT MAGHRÉBIN DANS *SĪRAT BAYBARS*

PAR

ANA RUTH VIDAL LUENGO

Université de Las Palmas de Gran Canaria (Espagne)

DANS son premier travail sur *Sīrat Baybars*, le folkloriste égyptien ‘Abd al-Ḥamīd Yūnus a établi différentes strates ou niveaux de formation de l’œuvre, sur la base des divers protagonistes, des faits et des ambiances historiques dans lesquelles ils se développent : l’élément historique, prédominant au début et à la fin de l’œuvre ; l’élément syrien, centré sur les aventures des *fidāwiya* des montagnes de Syrie ; l’élément maghrébin, avec prédominance des aventures et des voyages en mer, et enfin, l’élément fantastique ou merveilleux¹. Ces niveaux n’ont pas de continuité chronologique au fil du récit, mais ils s’entremêlent, ce qui accentue l’invraisemblance et le paradoxe historique qui caractérisent le genre *sīra*. Postérieurement, dans *al-Ẓāhir Baybars fī-l-qaṣaṣ al-šābi’*², Yūnus simplifie sa classification, établissant quatre strates. L’élément maghrébin y devient une variante ou une prolongation de l’élément syrien, dont le thème central est la neutralisation des dissensions internes et l’union des forces islamiques contre les Croisades, les ismailiens jouant là un rôle central.

La constante implication et le mélange des conflits des *fidāwiya* ismailiens de Syrie avec les batailles et aventures contre les croisés, les relations avec d’autres royaumes chrétiens d’au-delà des mers ou d’autres menaces, tout cela rend en grande mesure difficile la distinction claire de strates narratives. Si l’on s’en tient à un critère chronologique, Yūnus a d’abord décidé d’isoler cet élément maghrébin comme niveau distinct dans la formation de la *sīra*, vu qu’on peut y trouver des références historiques, des personnages et des ambiances postérieurs aux faits décrits

¹ *Sīrat al-Ẓāhir Baybars. Risālat Maḡīrīr*. [Le Caire] : Université du Caire, s. d., 27-31.

² Le Caire : Dār al-Qalam/Maktabat al-Nahḍa al-Miṣriyya, s. d., 85-95.

dans les aventures de l'élément syrien. Dans sa deuxième classification, l'éminent folkloriste opte pour un critère thématique, en vertu duquel ces aventures partagent le même esprit de *ghīhād* armé suscité par les Croisades. Si les aventures des *fidāwiya* ismaïliens sont axées sur la lutte contre les ennemis de l'islam, qu'ils soient croisés, Mongols ou autres, les aventures des marins maghrébins transposent cette lutte à la périphérie du domaine islamique, prétendument vers la Méditerranée occidentale et des contrées plus éloignées, des terres inconnues reliant ces aventures à l'élément fantastique.

La difficulté à distinguer ces trois thématiques dans différentes parties de l'œuvre pourrait porter à douter de l'existence de l'entité "élément maghrébin" dans *Sīrat Baybars*, ou de son importance. Elle pose aussi la question de la signification que peuvent ou qu'ont pu avoir, pour les lecteurs, ces histoires de marins et de héros maghrébins, insérées dans un texte plein d'appels symboliques, ouvert à l'interprétation et la réinterprétation.

L'éloignement du Maghreb et sa méconnaissance chez la majorité des récepteurs du récit font que l'élément fantastique est très présent dans ces épisodes. Bien des aventures maritimes renvoient à des endroits merveilleux, domaines des *ġinn* et des sorciers pervers³. De là, leurs protagonistes visitent très souvent des royaumes dont les noms peuvent s'identifier avec des lieux réels, mais où se déroulent des faits merveilleux. Les faits historiques dont s'inspirent ces récits sont à la fois dénaturés et modelés par le temps ; il sera donc plus important d'éclaircir ici le message qu'ils transmettent à la mémoire collective que leur véracité historique.

Pour établir l'importance et la signification de l'élément maghrébin dans *Sīrat Baybars*, il est nécessaire d'analyser les épisodes, personnages et événements qui renvoient à ces terres d'Occident¹. Comme point de départ, il faut tenir compte du fait que cette *Sīra* est, avec *Sīrat Dāt al-Himma* et *Sīrat Banī Hilāl*, l'une des biographies orales incluant le plus

¹ M. C. Lyons signale que l'identification de ces périples-là avec l'élément merveilleux tient au fait que les récepteurs sont très peu familiers des longs voyages, notamment par mer. Voir *The Arabian Epic. Heroic and Oral Story-Telling, Vol. 1: Introduction*. Cambridge : Cambridge U. Press, 1995, 64.

² A partir de l'édition de Ġ. al-Ġīṭānī (*Sīrat al-malik al-ẓāhir Baybars*. Le Caire : al-Hay'a al-Miṣriyya al-Āmma li-l-Kitāb, 1996-7, désormais *Sīrat Baybars*), basée sur la 2e édition de l'œuvre de M. 'A.-I. al-Ḥiġāzī (Le Caire, 1923/1341) et de 'A.-R. Muḥammad (Le Caire, 1926/1344).

d'épisodes en rapport avec le Maghreb parmi les grandes œuvres du genre. Dans le dernier cas, il est fait mention des villes de Séville et de Tanger, ainsi que du calife omeyyade d'al-Andalus et des peuples berbères, ce qui renvoie à la période de la plus grande splendeur du Maghreb. Mais les motifs de la mise en scène maghrébine de la *Hilāliyya* sont très différents, car le thème central est l'immigration des tribus hilalis vers l'Ouest. La saga accorde une attention toute particulière à Tunis, où les Hilalis battent al-Zanātī Ḥalīfa, mais les villes de Fès et de Tanger apparaissent aussi, de même qu'une certaine « ville d'al-Andalus »⁵. Les références occasionnelles à des lieux ou à des personnages maghrébins diffèrent dans les autres biographies orales. Dans certains cas, il s'agit de transferts historiques invraisemblables, comme la mise en scène, dans *Ḥamza al-Bahlawān*, d'une supposée victoire des Arabes sur les Perses, à Tanger, à l'époque préislamique ; ou l'extension du cycle héroïque de 'Antar aux Croisades et à la *Reconquista*⁶. Dans d'autres narrations, comme *Sīrat Sayf ibn Dī Yazan* ou *Sīrat 'Alī Zaybaq*, l'élément maghrébin se réduit aux allusions à des visiteurs de villes comme Fès, Meknès ou Kairouan.

Dans *Sīrat Baybars*, au contraire, il y a régulièrement, d'une part, des histoires plus ou moins longues dont les protagonistes sont Maghrébins (des marins généralement, mais aussi des princes, commerçants ou pèlerins) ; d'autre part, les aventures des principaux protagonistes au Maghreb ou en Andalus. Il ne s'agit pas de banales allusions exotiques à des parages lointains, ni d'amplifications exagérées des victoires des héros mamelouks dans d'autres espaces, mais bien de récits, parfois intégrés dans la trame principale, et qui montrent une importance réelle du Maghreb dans le vécu de la collectivité créatrice et réceptrice de la *Sīra*.

⁵ Souvent considérée comme l'épopée nationale du Maghreb arabe, la *Hilāliyya* est en train de disparaître comme tradition orale récitée. A Marrakech, un des rares endroits où cette tradition se perpétue, le répertoire habituel l'omet significativement ; le public préfère des *siyar* basées sur des faits historiques, comme *al-Wahhābiyya* (*Dāt al-Himma*) ou *al-Isma'īliyya* (*Sīrat Baybars*). La diffusion d'un récit ne serait pas toujours liée à l'identification directe des récepteurs : les facteurs idéologiques (le préjugé historiciste, les nationalismes régionaux . . .) peuvent influencer tant son déclin que sa revitalisation. Voir R. Kruk et Cl. Ott, « In the Popular Manner. *Sīra*-recitation in Marrakech anno 1997 ». *Edebiyāt*, 10 (1999), 183-198 et H. T. Norris, « The Rediscovery of the Ancient Sagas of 'The Banū Hilāl ». *BSOAS*, LI (1988), 3, 462-464.

⁶ U. Vermeulen, « Antar à al-Andalus ». *Actas del XII Congreso de la U. E. A. I. (Málaga, 1984)*. Madrid, 1986, 741-755.

Sīdī 'Abdallāh al-Maġāwarī, l'étranger en Occident

A une époque de crise institutionnelle, culturelle et spirituelle comme la période mamelouke, il n'est pas étonnant que *Sīrat Baybars* ait été marquée par l'impact du soufisme sur la société, dans une recherche de vécus spirituels au-delà de la culture religieuse légaliste et de plus en plus ankylosée. Ainsi, beaucoup des personnages centraux de la *Sīra* sont considérés comme des *hommes de Dieu*, des saints ou des êtres extatiques, notamment Sīdī 'Abdallāh al-Maġāwarī⁷, protagoniste de la plupart des interventions surnaturelles en faveur de Baybars et de ses héros.

De même que Aḥmad al-Badawī et d'autres saints vénérés en Egypte, Sīdī 'Abdallāh est d'origine maghrébine⁸. Dès le début, sa provenance et sa condition d'exilé en Orient sont clairement spécifiées, car dans ses premières apparitions, il évoque des vers « dans la langue des Maghrébins » – *Je suis en Orient, et je suis étranger en Occident/ Quand je constate que l'éclair lui je m'émerveille* –. Il apparaît toujours près de l'eau, sur la rive ou en haute mer, à bord d'un esquif à deux rames – souvent des palmes ou de banales écuelles de ce matériau –, dans une simple chaloupe (*sallūra*, parfois déformé en *sannūra* ou *salwa*), ou dans une barque à deux mâts (*ṣawṭiyya*, satie), quand l'un des héros est en position fâcheuse et demande, sur une impulsion, l'aide de Dieu. Al-Maġāwarī se déclare “nécessiteux de Dieu”, et sa condition d'ascète exilé, éloigné de ce monde, s'accroît avec les symboles de la barque de palme verte, associée à la modestie et à la pauvreté, ou à la bénédiction, évoquant l'arbre près duquel le Prophète se prosternait⁹.

La fragilité d'al-Maġāwarī, au même titre que la rudesse de 'Uṭmān ou l'ingénuité d'al-Ṣāliḥ, sont des attributs de sainteté, mais il s'agit en

⁷ Vocalisation empruntée à J.-Cl. Garcin, *Un centre musulman de la Haute-Egypte médiévale : Qūṣ*. Le Caire, 1976, 162, qui mentionne à Qīnā un ascète maghrébin, Yūsuf b. Muḥammad Abū-l-Ḥaġġāġ al-Maġāwarī. On peut lire aussi al-Muġāwirī, de *muġāwir*, “assaillant”, vu le caractère combatif du personnage. A Qīnā, on vénère un autre saint d'origine maghrébine, 'Abd al-Raḥīm al-Maġribī de Ceuta (m. 1195/592). *Idem*, 160-3.

⁸ Aḥmad al-Badawī est probablement né à Fès. Son surnom renvoie à l'habit bédouin maghrébin qu'il portait toujours.

⁹ La confection de paniers de palme caractérise aussi un autre personnage, le sultan al-Ṣāliḥ “le ravi”, négligeant les affaires de gouvernement, mais doté d'une mystérieuse clairvoyance. Al-Maġāwarī utilisait également une des branches du palmier béni par le Prophète ; de même, le *walī* Muḥammad b. Ġum'a identifiait la nature des marchandises dans le port d'Alexandrie en les touchant avec une branche (*Sīrat Baybars*, II, 13, 929). Cette tradition a peut être un lien avec la *ḥannāna*, tronc de palmier sur lequel s'appuyait Muḥammad pour faire le sermon dans la mosquée de Médine. Remplacé par une chaire, l'arbre soupirait après sa proximité. Voir A.-M. Schimmel, « Muḥammad. The Prophet in Popular Muslim Piety ». *EI* [CD-Rom]. Leiden : Brill, 2001. [VII, 376].

contrepartie d'un puissant instrument *deus ex machina* pour instaurer l'ordre annoncé par la prophétie héroïque. Sīdī 'Abdallāh apparaît à Yāfā dans une étrange embarcation de soie verte, avec des rames de palme, et assure à un Ma'rūf abasourdi que sa barque le portera jusqu'à Gênes pour s'entretenir avec son beau-père, le roi Ḥanna, accablé par la soudaine conversion de sa fille à l'islam et son mariage secret. Face aux réticences de Ma'rūf, 'Abdallāh répond que « Dieu dispose d'hommes qui, levant simplement les sourcils, subviennent à tout besoin »¹⁰.

Dans ses interventions initiales, Sīdī 'Abdallāh al-Maġāwarī établit un lien surnaturel entre les principaux héros de la *Sīra*: Baybars, le futur sultan, Ma'rūf, chef des Banū Ismā'il, 'Uṭmān, premier écuyer de Baybars, Abū Bakr al-Baṭranī, capitaine de la flotte, enfin Šīḥa, futur chef ismailien et éternel rival du méchant Ġuwān. Il n'est pas fortuit que Sīdī 'Abdallāh, reconnaissant al-Šālīḥ comme le mentor du futur sultan Baybars, lui précise qu'il a, lui aussi, élevé deux rois, Abū Bakr et Šīḥa, guidés par ses interventions¹¹.

Il y a de claires concomitances entre les deux premières apparitions de Sīdī 'Abdallāh pour aider d'abord Baybars puis Ma'rūf, même dans les formules narratives : les deux héros prétendent chacun enlever un roi, respectivement Michel de Constantinople et Ḥanna de Gênes ; chacun va vers la rive faire ses ablutions et prier deux *raḳ'as*, demandant l'aide de Dieu. Al-Maġāwarī lui apparaît sur-le-champ et le transporte miraculeusement, en un aller-retour instantané, à bord de sa fragile barque. Chacun des deux héros reçoit des instructions : il fera appel à un jeune homme brun, qui se manifestera en un lieu indiqué et lui livrera le roi dans un sac, mais il ne devra en aucun cas lui demander qui il est ni comment il s'appelle. Aucun des deux ne résiste à la tentation d'interroger le jeune homme, qui refuse de fournir le moindre détail et disparaît. Ma'rūf réussit à apprendre de Sīdī 'Abdallāh que le jeune homme sera son frère et ami le plus cher et qu'il le tirera d'affaire à de nombreuses occasions, afin d'obtenir de grandes victoires pour l'islam. Le narrateur, quand il raconte la première apparition

¹⁰ *Sīrat Baybars*, II, 12, 890-4. C'est ce que dira Ibrāhīm, après avoir sauvé Baybars d'un agent de Ġuwān, suggérant que le véritable auteur de l'action est son saint protecteur al-Ḥidr. *Op. cit.*, II, 11, 803.

¹¹ *Ibid.*, II, 13, 943. La relation entre pouvoir et soufisme fut très étroite chez les premiers sultans mamelouks, conscients de l'impact, sur leurs sujets, des saints et des confréries. Il n'est pas fortuit que Baybars lui-même vénère Aḥmad al-Badawī. Voir S. Al-Hakim, « Le soufisme et son message culturel durant la période des mamloukes ». *ARAM*, 9-10 (1997-8), 26.

à Baybars, annonce déjà que tout a été fait par Šīḥa, un personnage encore inconnu. Il n'en spéculé pas moins sur la possibilité que le saint soit aussi apparu en rêve au jeune homme pour lui annoncer la rencontre avec Ma'rūf, ou qu'il puisse s'agir de l'un de ses prodiges.

Plus loin, le narrateur met en relief la connexion spéciale entre les prodiges de Sīdī 'Abdallāh et ceux de Šīḥa, héros qui ne se distingue pas par ses aptitudes physiques mais par son génie. Šīḥa a été formé par le maître 'Abdallāh durant son séjour à Gênes, après avoir découvert le contenu du Livre de Yūnān et échappé à Ġuwān et d'al-Burtuquš. C'est lui l'énigmatique jeune homme, au rôle décisif pour l'avenir de Ma'rūf. Mais Šīḥa revêtra également l'aspect de nombreux autres personnages, trompant son monde pour accomplir d'importantes missions afin de défendre l'islam. Lors d'une autre intervention pour aider Ma'rūf, qui veut de nouveau désespérément se rendre à Gênes, son épouse ayant été enlevée, Sīdī 'Abdallāh lui fait promettre de s'assurer qu'en son absence, ses hommes accepteront pour nouveau chef un homme brun de peau et de petite taille, qui réclamera sous peu la chefferie ismaïlienne et ce, malgré son apparence méprisable et inutile¹². Mais pour que Šīḥa devienne sultan, al-Maġāwarī doit également "prévenir" les autres parties impliquées. Il transportera par mer 'Uṭmān et al-Šāliḥ d'Alexandrie vers « une terre que seul Dieu connaît », une île lui appartenant, d'où l'on peut voir l'avenir¹³. Al-Šāliḥ arrachera deux lanières à sa palme et écrira deux messages ; l'un, qu'il jettera à l'eau, pour un certain Abū Bakr et l'autre, qu'il lancera vers le ciel, pour les Banū Ismā'īl. Ce dernier message est une anticipation de l'arrivée de Šīḥa et de l'ordre intimé de l'accepter comme chef en l'absence de Ma'rūf¹⁴.

Dans sa relation avec Baybars, 'Abdallāh a une place plus marginale que celle d'Aḥmad al-Badawī, qui fait deux apparitions très significatives pour l'ensemble des signes et des augures de l'avenir du héros. Lors de la première, al-Badawī préside une congrégation de saints qui obtient la guérison de Baybars, alors esclave malade perdu dans Damas. Al-Badawī intercède en sa faveur auprès de Dieu. Également présent, Aḥmad al-Dasūqī annonce la Nuit du Destin durant laquelle Baybars demandera à Dieu le pouvoir sur Égypte et Syrie, vœu qui lui sera accordé. Le mystique 'Abd al-Qādir al-Ġīlānī intervient aussi, mais il

¹² *Sīrat Baybars*, II, 13, 914.

¹³ La même île semble avoir été choisie par al-Maġāwarī pour y être enterré. C'est l'"Île Verte", où son sanctuaire se trouverait. *op. cit.*, V, 48, 3071-72.

¹⁴ *Ibid.*, II, 13, 920-933 y 941-3.

n'est pas fait mention de la présence d'al-Maġāwarī dans cet épisode¹⁵.

Dans la deuxième intervention, Aḥmad al-Badawī adopte Baybars, nommé gouverneur de la province d'al-Ġarbiyya. Le héros, qui veut construire un pont sur la rivière, entre en conflit avec les "maîtres des lieux", des *ġinn* croyants n'ayant pas d'autres terres. De nouveau, al-Badawī réunit les saints sous un arbre où Baybars s'est abrité et concède aux *ġinn* un nouveau refuge sur le seuil du mausolée que Baybars lui fera construire à sa mort, à Tanta, près de Tall al-Ḥaddādīn¹⁶.

Malgré la relation historique d'Aḥmad al-Badawī et du sultan al-Zāhir Baybars, la biographie orale ne donne pas un rôle des plus actifs à ce mystique en comparaison avec les interventions répétées de 'Abdallāh al-Maġāwarī. Comme nous l'avons vu, le prodige le plus caractéristique de Sīdī 'Abdallāh est la faculté de se déplacer par mer sur de longues distances en quelques secondes. Ainsi, en trois coups de rame avec trois invocations à Dieu, sa barque se retrouve ailleurs, près ou loin, dans cette réalité ou dans une autre¹⁷.

Le maître insiste sur le fait que ces merveilles sont l'œuvre de Dieu seul. Il distingue là ses propres prodiges, réalisés par la volonté divine, de la magie ou de l'astuce des hommes. Diaboliques entre les mains des sorciers et sorcières, souvent chrétiens ou simplement infidèles, les œuvres prodigieuses sont légitimes dans celles des saints, ou quand elles procèdent de *ġinn* bienfaisants et croyants, comme l'épouse de Šīḥa, Tāġ al-Nās.

Al-Maġāwarī devient une sorte de patron des marins, protecteur des naufragés ou des voyageurs de la mer. Il sera le mentor du jeune Šīḥa, après l'acquisition des armes et des habits du sage Īnān qui l'aideront dans ses pièges et ses tromperies. Il traversera d'abord, sur le bateau de bronze qu'Īnān avait fabriqué pour fuir Ġuwān, une mer de poison brûlant. Le bateau part en récitant sa généalogie et ses origines ;

¹⁵ *Ibid.*, I, 2, 142-4. Des trois mystiques mentionnés, seuls al-Badawī (1199/1200-1276/596-675) et al-Dasūqī (1235-1278?/633-676?) furent contemporains de Baybars. Tous deux sont vénérés en Egypte, où ils vécurent et fondèrent des confréries soufies réputées.

¹⁶ *Ibid.*, I, 10, 718-731.

¹⁷ Les traditions nord-africaines parlent de ces pouvoirs des saints, et la figure du saint qui voyage en mer se retrouve dans la littérature berbère. Voir E. Montet, *Le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord*. Genève, 1909, 28 ; H. Basset, *La littérature des Berbères*. Alger, 1920, 276, cités par M. C. Lyons, *The Arabian Epic. Vol. 2 : Analysis . . .*, 461 et 462.

les figures de bronze prennent vie sous la forme des marins qui le gouvernent¹⁸. Sa'd, dans sa fuite désespérée d'al-Anḡibār, suite à la disparition au combat d'Ibrāhīm et d'Aydumur, est ainsi repêché en haute mer par le *walī* et transporté au port de Būlāq¹⁹. Comme protecteur des marins, al-Maḡāwarī aura un rôle crucial dans la capitulation de la Ville des Clairons (*Madīnat al-Abwāq*) : il prévient le capitaine Abū Bakr, fait "voler" sa galère jusqu'à Alexandrie et réunit en une demi-heure une flotte entière. *Idem* quand il transporte immédiatement les bateaux en Angleterre pour combattre le sorcier Ḡāmirīn²⁰.

Entre autres prodiges, al-Maḡāwarī fait tomber les murs rien qu'en les montrant du doigt, libérant ainsi les ismaéliens de Gênes ; il fait apparaître ou disparaître Šīḡa de l'intérieur d'une tombe, écarte les barreaux de la prison où sont retenus Šīḡa et 'Izz al-Dīn Muhlik²¹. Connaisseur des forces magiques, 'Abdallāh introduit une note dans un pain qu'un génie de la sorcière al-Qāriṣa fait parvenir à Baybars pour le prévenir du danger. Lorsque la sorcière plonge Le Caire dans les ténèbres, traçant un cercle d'enchantements, Sīdī 'Abdallāh apparaît à la tête de l'armée d'al-Zāhir, avec une volée d'oiseaux multicolores qui déchirent les ténèbres de leurs serres²². Mais peut-être l'intervention la plus spectaculaire est-elle la défense de la Ville de Marbre de 'Abd al-Šalīb, roi des Iles d'Or : le saint fait apparaître dans le ciel une somptueuse coupole ; en surgit un diacre avec un soi-disant message du Messie, artifice qui dévie l'attention des troupes chrétiennes²³. Profitant de l'influence et du contrôle machiavélique que le clergé exerce sur des monarques chrétiens crédules, al-Maḡāwarī fournit à Šīḡa une trompette qui lance du feu et des étincelles et un habit fantastique, mû par un mécanisme permettant de monter et descendre à volonté, ce qui leur fait croire qu'il s'agit d'un ange vengeur envoyé par le Messie²⁴. Lors d'autres interventions contre les infidèles, al-Maḡāwarī est combatif ; il fournit des instruments magiques pour la lutte ou utilise lui-même une

¹⁸ *Sīrat Baybars*, II, 13, 951.

¹⁹ *Op. cit.*, II, 19, 1315.

²⁰ *Ibid.*, IV, 35, 2372 et III, 29, 1968.

²¹ *Ibid.*, II, 11, 944 ; II, 13, 952 et II, 20, 1381.

²² *Ibid.*, IV, 38, 2554-60.

²³ *Ibid.*, V, 45, 2926-29.

²⁴ *Ibid.*, III, 24, 1679-1881. Habit également utilisé à Constantinople (III, 28, 1917) et dans la Ville des Clairons (Šīḡa vole sur les inaccessibles murailles surveillées par 300 figures annonçant l'arrivée des intrus avec des clairons de feu assourdissants (IV, 35, 2369).

palme verte, innocent objet qui anéantit instantanément ses adversaires²⁵.

Sīdī ‘Abdallāh s’érige comme l’un des principaux auxiliaires des héros. De par sa condition d’*homme de Dieu*, il cautionne l’immense tâche de légitimation du pouvoir du sultan Baybars, confirmant qu’il s’agit d’une lutte des fidèles qui sont avec Dieu face à des apostats et à des infidèles. L’euphémisation de ses interventions violentes comme l’attitude générale des personnages, qui se déclarent toujours guidés par le dessein divin, paraissent indiquer la forte influence exercée par un soufisme contemplatif, dans lequel le sujet ne s’efforce pas de se rapprocher de Dieu, mais où Celui-ci vient à lui, Se manifestant par l’illumination et la révélation²⁶.

Abū Bakr al-Baṭranī et les Awlād ‘Ayṣā

Abū Bakr al-Baṭranī de Tanger est sans doute le personnage maghrébin le plus remarquable de *Sīrat Baybars*. ‘Uṭmān a eu une vision sur l’île de Sīdī ‘Abdallāh précisant qu’Abū Bakr est appelé à devenir le capitaine de la flotte mamelouke et à donner de nombreuses victoires à l’islam. Sa vie croise celle de Baybars et de ses héros quand le morceau de palme qu’al-Šālīḥ a lancé à la mer lui parvient, empêchant un bateau qui mouillait en haute mer de naviguer²⁷. Al-Baṭranī est capitaine d’un navire qui deviendra légendaire : al-Ġurāb al-Manṣūr (« La galère victorieuse »), galion imposant, armé de canons, avec un équipage intrépide de soixante-quinze Maghrébins, les *Fils de ‘Ayṣā*²⁸. Lors de sa première intervention, al-Baṭranī vient au secours de ‘Uṭmān et d’al-Šālīḥ, surpris par une attaque de la flotte génoise lors de leur retour à Alexandrie, complétant ainsi la connexion entre les principaux personnages de la *Sīra*.

Tout comme Baybars, Abū Bakr a le destin hasardeux du héros d’origine royale qui vu sa vie de prince s’interrompt et vit loin du royaume lui revenant de droit. Il relate lui-même les détails de sa

²⁵ C’est avec elle qu’il tue Ġāmīrīn, roi d’Angleterre, et Rūmīl, roi de la Ville des Monts Inaccessibles et de la Rivière Chuchotante (*Madīnat al-‘Urūq wa-l-Nāḥr al-Ḥarrār*). Ibrāhīm reçoit du saint une feuille qu’il doit se placer sur le front pour combattre le géant al-Ṭārūd d’Abyssinie (IV, 36, 2428-9).

²⁶ S. Al-Hakīm signale, au temps des Mamelouks, la polémique entre cette conception du soufisme et l’autre, orientée vers la conduite et l’effort du croyant pour se rapprocher de Dieu. Voir « Le soufisme et son message culturel », 30-32.

²⁷ *Sīrat Baybars*, II, 13, 936.

²⁸ Peut-être en référence aux 75 mamelouks initialement acquis avec Baybars pour le roi al-Šālīḥ. Plus loin, il est question de 475 Maghrébins, non plus de 75.

jeunesse agitée²⁹ et mentionne à cette occasion l'origine des indomptables *Awlād 'Ayša* dont le surnom est aussi un cri de guerre : tous sont unis à leur capitaine par des liens de fraternité très spéciaux, car ils ont été engendrés au cours d'une même nuit. Le père d'Abū Bakr, seigneur de Tanger, préoccupé par la stérilité de son couple, propose aux dignitaires de l'Etat des noces multitudinaires à la suite desquelles toutes les épouses, y compris la reine, engendreront des fils. Ceux-ci seront éduqués et entraînés comme s'ils étaient les propres fils du roi³⁰.

Le destin d'Abū Bakr ne consiste pas à reproduire la relation de son père avec ceux de ses compagnons. Bien au contraire, il mène la vie d'un homme du commun, obligé de gagner sa vie ; le simple fait d'être prince ne lui donnera pas le pouvoir. Après des années de vie commune, les *Awlād 'Ayša* désirent se marier, mais le roi le leur interdit tant qu'ils n'ont pas acquis une profession utile, car « la gloire et le pouvoir ne durent pour personne ». Abū Bakr et ses compagnons décident alors d'apprendre l'art de la navigation. Leur difficile apprentissage sera guidé par l'intervention divine. Abū Bakr concevra le *Ġurāb* à partir du dessin qu'il voit un corbeau (*ġurāb*) tracer avec son bec et ses pattes sur la rive, après avoir fait ses ablutions et prié les deux *rak'as*³¹. Plus tard, ils apprendront à prendre la mer grâce aux indications d'un oiseau qui, en parfaite langue arabe, indique à Abū Bakr qu'il doit présenter des offrandes à Aḥmad al-Badawī et aux Lieux saints³².

La première prouesse d'Abū Bakr sera d'anéantir al-Zīr le Catalan, principal rival du roi de Tanger, malade de tristesse car il ne peut plus

²⁹ *Op. cit.*, II, 13, 937-40.

³⁰ Il est probable que l'expression *Awlād 'Ayša* s'inspire du prénom de la mère d'al-Baṭranī, quoique le texte n'en dise rien. Au Maghreb, deux personnages historiques auraient pu suggérer ce nom : un fils de l'almoravide Yūsuf b. Tāšufīn, Muḥammad b. 'Ā'īša, désigné par le prénom de sa mère (vu la position prééminente dans l'État almoravide des princesses royales), champion d'al-Andalus contre le Cid ; ou Benache (Sīdī 'Alī b. 'Ā'īša), personnage plus adapté à ce profil, remarquable figure de la république corsaire de Salé au XVII^e siècle. Voir E. Lévi-Provençal, « 'Alī b. Yūsuf b. Tāšufīn », *EI*, [I, 389-90] et Ch. Pellat, « Ḳurṣān I. The Western Mediterranean and the Atlantic », *EI*, [V, 504].

³¹ C'est l'explication étymologique donnée par le récit à *ġurāb*, "gurapa" ou "galère", lié aux grecs *kārabos* et *kōrax*, ou aux romans *corvetta* et *corvette* : navire de guerre semblable à la galère (*šīnī*). Voir J. Lirola Delgado, *El poder naval de al-Andalus en la época del califato Omeya*. Granada : Universidad de Granada, 1993, 303-4.

³² Un tiers des bénéfices d'al-*Mansūr* doit aller à ces institutions, mais à la prise du butin de Rome et d'al-Galaf, Abū Bakr en assigne un tiers aux finances publiques, une part au sultanat et la troisième à Ibrāhīm, vu les pénalités endurées à Rome. Voir *Sīrat Baybars*, II, 20, 1381.

naviguer. Abū Bakr se limite à pêcher dans sa *šawṭiyya*, pour éviter al-Zīr. Mais un jour, lui et ses hommes sont fait prisonniers par les Catalans. Profitant d'une beuverie des chrétiens, les Maghrébins égorgent leurs geôliers avec leurs propres épées et font une entrée triomphale à Tanger³³. Dès lors, al-Manšūr gouvernera les mers ; une réaction en chaîne de vengeance entre Maghrébins et Catalans commencera et fournira de nombreux épisodes de lutte contre le sultanat, sitôt qu'al-Šāliḥ nommera al-Baṭranī « sultan des deux mers ».

Abū Bakr complète ses connaissances dans l'« Encyclopédie de la mer ». Ce livre, grâce auquel il se guide dans ses missions, lui est remis par Sīdī 'Abdallāh. Il contient toutes les cartes des côtes connues et sera spécialement utile pour libérer Ma'rūf, prisonnier à al-Qīṭalān. Prévenu en rêve, Baybars demande à Abū Bakr de chercher dans ce livre une ville côtière bien construite et peuplée, avec deux ports, l'un détruit et l'autre en activité. Abū Bakr n'a pas besoin de l'Encyclopédie pour savoir qu'il s'agit d'al-Qīṭalān, où se trouve son pire ennemi, Kinyār, fils d'al-Zīr. Il feint alors de ne pas trouver, ce qui provoque la colère de Baybars, certain d'avoir vu ces détails en songe.

Le *Ġurāb* part vers al-Qīṭalān et fait escale sur l'Île des Mâts (*Ġazīrat al-'Arānīs*). Profitant du fait que le *Gurāb* répare son mât, quatre galions catalans l'abordent. Les Catalans le détruisent, l'abandonnent dans le port en ruines, et font prisonniers les Maghrébins à al-Qīṭalān, gouvernée par les trois fils d'al-Zīr. Abū Bakr sera confiné dans la terrible prison où est déjà Ma'rūf. Šīḥa ira à sa rescousse avec 'Imād al-Dīn, neveu de Ma'rūf. 'Imād ne reconnaît pas l'autorité de Šīḥa sur les ismaïliens et le met au défi de trouver son oncle dans la terrible et impénétrable Prison des Soupirs (*Saḡn al-Ḥasarāt*). La longue captivité a rendu Ma'rūf presque aveugle et impotent, mais l'ancien commandant ismaïlien réclame vengeance. Šīḥa conçoit alors un plan habile pour mener les trois rois devant Baybars et s'approprier les richesses d'al-Qīṭalān, tout en s'affirmant face à 'Imād et Ma'rūf comme le nouveau chef ismaïlien, par sa maîtrise et son courage. Les deux ismaïliens et Abū Bakr se font passer pour les rois catalans, les vrais monarques étant cachés dans des tonneaux de vin, et ordonnent aux Maghrébins de réparer le *Ġurāb*, feignant de prendre des précautions pour les empêcher de fuir. De nouveau, Šīḥa profite de la crédulité des chrétiens et convainc les riches commerçants et les magnats d'al-Qīṭalān de

³³ Abū Bakr narre l'histoire dans deux versions légèrement divergentes en *Op. cit.*, II, 13, 938-9 et III, 21, 1490.

charger leurs richesses sur le *Ġurāb*, en partance pour Jérusalem, pour "purifier" l'argent dans la Ville sainte³⁴.

Ce rôle des Maghrébins sur mer répond probablement au déséquilibre entre l'Orient et l'Occident sur le terrain naval, s'accusant particulièrement à l'époque des Croisades. Au début de la période mamelouke, à la genèse de *Sirat Baybars*, les jours de gloire de la flotte islamique orientale sont révolus, mais les traditions maritimes perdurent au Maghreb. Dès le milieu du XI^e siècle, les Orientaux commencent à dépendre des navires chrétiens pour le transport maritime ; au XIII^e siècle, ce déséquilibre technologique entre Européens et musulmans sera manifeste. La vulnérabilité de la façade méditerranéenne orientale face aux attaques croisées par mer avait déjà alerté les musulmans du temps de Saladin. Vu les graves carences de sa flotte, ce dernier avait même demandé des renforts au souverain almohade Ya'qūb al-Manṣūr³⁵. On devine ces difficultés dans la politique navale errante des sultans mamelouks, mais on voit aussi, dans leur politique de destruction de ports et fortifications côtières, leur volonté de tourner le dos à la mer et de s'appuyer sur la supériorité terrestre³⁶. En Orient, la mauvaise réputation des marins ravive une ancienne aversion pour la mer, et oblige le régime mamelouk à dépendre d'autrui pour les offices de la mer et même à faire des levées obligatoires pour équiper ses bateaux³⁷.

Dans la *Sira*, le sultan al-Zāhir est plein de doutes et de craintes face aux nombreuses menaces venues par la mer, responsables de la plupart des enlèvements de ses fils ou collaborateurs. Ibrāhīm reconnaît qu'il a peur de la mer ; peut-être est-ce pour cela qu'il préfère rentrer de Rome par voie terrestre. On perçoit cette dépendance technique à l'égard de l'Occident quand le narrateur signale ironiquement qu'à l'origine, l'ancien *Ġurāb* était le navire d'al-Zīr le Catalan, détruit par Abū

³⁴ *Ibid.*, III, 21, 1488-1491 ; 1505-1537 ; 22, 1540-1541 et 1552.

³⁵ Le calife almohade refuse d'intervenir par crainte de représailles sur ses domaines, où il entretient une "guerre froide" avec les royaumes chrétiens. N. Barbour, « L'influence de la géographie et de la puissance navale sur le destin de l'Espagne musulmane et du Maroc ». *ROMM*, n° spécial (1970), 50 et G. Martinez-Gros, « Ibn Khaldūn et la mer ». M. T. Mansouri (dir.) *Le Maghreb et la mer à travers l'histoire. Mésogéios*, 7 (2000), 104.

³⁶ Cette façon radicale d'éviter les invasions par mer se reflète dans la narration quand les musulmans détruisent le port de Lattaquié. *Ibid.*, II, 20, 1387.

³⁷ A en juger par la liste conservée de l'équipage, aucun mamelouk ne faisait partie de la flotte de Baybars, spectaculairement échouée à Chypre en 1270. Ainsi, les sources mameloukes omettent de mentionner les noms de leurs marins ou capitaines. Voir X. de Planhol, *L'Islam et la mer : la mosquée et le matelot, VII^e-XX^e siècles*. Paris : Perrin, 2000, 57, 48-9.

Bakr, et que le nouveau galion al-‘Uẓmī est à son image, en plus grand³⁸.

La situation était très différente dans l’Occident islamique, où la puissante activité maritime a déjà des précédents historiques. Almoravides, mais surtout Almohades, ont une politique navale cohérente qui leur permet de contrôler les attaques chrétiennes et d’unifier les deux rives du détroit sous un seul pouvoir islamique³⁹. Ces exploits leur ont valu l’admiration des Orientaux, et ils ont pu ainsi laisser une première trace dans la genèse de la *Sīra*, qui fait écho aux différents moments historiques où les musulmans ont mis en échec les chrétiens à al-Andalus, ou aux essais d’hégémonie politique et commerciale de la couronne catalano-aragonaise dans le Maghreb, au cours des XIII^e et XIV^e siècles⁴⁰. La collaboration désirée des musulmans maghrébins ne s’est pas concrétisée, mais nous pouvons supposer que leur prestige comme marins a pu être à l’origine de l’incorporation d’Abū Bakr al-Baṭranī à la liste des héros de la *Sīra*.

Un second moment où le Maghreb est un protagoniste dans le contrôle de la Méditerranée face aux Européens se situe aux XVI^e-XVII^e siècles. L’époque est marquée par le déclin de la flotte ottomane et la splendeur de la piraterie barbaresque, poussée par le lucre et l’esprit de vengeance des morisques, alors établis en différents points de l’Afrique du Nord. L’écho des victoires des pirates et corsaires musulmans a pu s’enraciner dans l’imaginaire des Egyptiens et des Syriens, ravivant leurs espoirs de gloire et de domination sur les chrétiens. C’est de ce temps-là que dérivent les allusions à des puissances maritimes comme le

³⁸ De même, ils réutilisent l’imposant bateau de Manẓarīn ibn al-Arqaṭ, roi chrétien de Séville, renommé al-Ġurāb al-Maġlūb (“La galère arrachée”). *Sīrat Baybars*, V, 43, 2830.

³⁹ Planhol parle d’une “anomalie andalouse” comme principal facteur du développement naval du Maghreb, en référence à l’intérêt constant des Andalous pour la mer et au prestige dont ils jouissaient en Orient comme marins et artisans navals spécialisés. *Op. cit.*, 64-69. La théorie d’Ibn Ḥaldūn est similaire : les états maghrébins se distinguent comme puissances maritimes grâce à l’héritage romain et au substrat andalou, sur lequel leurs gouvernants s’appuient pour gérer leurs flottes ; en Orient, par contre, le manque de vocation maritime des Turcs fut fondamental dans leur déclin. Voir G. Martinez-Gros, « Ibn Khaldūn et la mer » . . . , 99-112.

⁴⁰ Ch.-E. Dufourcq parle de domination politique, militaire et financière des Catalano-Aragonais en Méditerranée occidentale à cette époque, dans *L’Espagne catalane et le Maghrib aux XIII^e et XIV^e siècles*. Paris, 1965. Ses conclusions sont nuancées par Ph. Gourdin, pour qui la Couronne d’Aragon, malgré sa volonté hégémonique, n’a pas établi un réel empire. Voir « Les Etats européens du nord de la Méditerranée occidentale et le Maghreb au XIII^e siècle : des relations entre égaux ou des rapports de dépendance? ». in M. T. Mansouri (dir.), *op. cit.*, 112-125.

Portugal, l'utilisation anachronique des canons comme principale arme de combat naval, l'introduction de termes propres à la *lingua franca* des pirates et corsaires, émaillée de termes italiens ou espagnols⁴¹, mais surtout l'allusion à des confréries de marins comme les *Awlād 'Ayša* et à la figure du marin d'origine renégate, si importante pour le développement de la piraterie islamique⁴².

Comme nous avons pu le voir dans les enfances d'Abū Bakr, les *Awlād 'Ayša* sont une confrérie très solidaire, comme les grandes familles de marins maghrébins dont l'apport fut essentiel pour la consolidation de diverses puissances maritimes au Maghreb⁴³. 'Arnūs, fils captif de Ma'rūf et de Maryam, princesse de Gênes, a été élevé par Kinyār le Catalan lui-même puis par Maġlawīn, roi du Portugal. Avec quarante princes portugais, également renégats, il a appris les techniques navales qui, par moments, font de l'ombre à celles des Maghrébins. Le récit insiste sur le caractère de revanche de cette nouvelle inversion des rôles : 'Arnūs n'est pas un renégat, mais un musulman qui retourne à ses origines et triomphe grâce aux connaissances supérieures de ses adversaires, dont la maîtrise n'est jamais reconnue de façon ouverte.

A tout moment, al-Zāhir reconnaît qu'il dépend dans les combats navals d'Abū Bakr ou de 'Arnūs. Quand ce dernier, par exemple, se rebelle contre lui puis est fait prisonnier à al-'Uzmī, trois bateaux pirates attaquent son embarcation ; al-Baṭranī est incapable de contrôler la situation et, vu l'inexpérience de Ma'rūf, 'Arnūs semble être le seul à pouvoir leur faire face ; mais, à son désespoir, il reste attaché au bateau, demandant qu'on le libère car il préfère mourir en combattant⁴⁴.

Face aux nouveaux succès de la flotte mamelouke au mains des Maghrébins, les dirigeants chrétiens réagissent d'abord avec surprise, puis se montrent désireux de s'appropriier leurs techniques et connaissances. 'Arnūs, alors encore au service des chrétiens, est obligé de reconnaître la maîtrise d'Abū Bakr ; en effet, comme on le dit, ils s'approprient toujours les meilleurs guerriers et les meilleures terres, car ils savent apprécier tout ce qui est bon⁴⁵. Quand lui-même prend finalement le

⁴¹ Par exemple, *Dīyābrū* ("Diablo"), surnom de 'Arnūs, qui salue avec un *bān ġuvar-nah* (*buon giorno*), *bandīra* (*bandera*, drapeau) ou le verbe *manṭar* (frapper, tuer, relié à l'italien *mozzar*).

⁴² Voir X. de Planhol, *Op. cit.*, 160-5.

⁴³ Voir Ch. Picard, *La Mer et les musulmans d'Occident au Moyen Âge : VIII^e-XIII^e siècles*. Paris : PUF, 1997, 121-26.

⁴⁴ *Sīrat Baybars*, III, 25, 1734.

⁴⁵ *Ibid.*, III, 22, 1557-58.

commandement de la flotte islamique, il éveille les soupçons de Ğuwān, qui en vient à affirmer : « Les musulmans ne connaissent rien aux guerres de la mer, mais je vois qu'ils sont bien organisés »¹⁶. Plus loin, devant l'imminence de son exécution au Caire, Kinyār feint de se convertir à l'islam et déclare que son plus grand désir est de servir Abū Bakr sur sa mythique galère. Al-Baṭranī s'en méfie, mais 'Arnūs autorise la construction d'un autre bateau pour s'établir dans la Ville de Marbre comme nouveau capitaine de sa flotte, occasion dont Kinyār profite pour fuir.

Ainsi, l'acharnement à conjurer le danger représenté par les musulmans en mer amène les Catalans à détruire à plusieurs reprises le Ğurāb, mais aussi à le reconstruire : selon Ğuwān, Kinyār ne dominera les mers qu'avec un nouveau galion bien armé, similaire au Ğurāb al-Manšūr, et que seuls les Maghrébins sont en mesure de construire. Abū Bakr profite de la marée haute pour franchir à nouveau la chaîne de protection du port avec al-Ğurāb al-'Uzmī, le navire neuf, et fuir avec Kinyār. Ce qui entraîne un nouvel affrontement naval entre les Catalans et les musulmans, commandés cette fois par 'Arnūs et son galion al-Saḥḥāb al-Sayyār¹⁷.

Malgré cette domination des mers, et à la différence des scènes terrestres, très détaillées, la description des batailles navales dans la *Sīra* est peu explicite sur les stratégies de combat. La figure la plus exaltée est Abū Bakr, dont on souligne les manœuvres adroites et rapides ou la précision au canon, l'arme la plus utilisée dans ces batailles. L'une des tactiques d'al-Baṭranī dans l'attaque de Dūfuš, fils du Pape, est d'attendre que le manque de visibilité dû à la fumée des canons lui permette d'entrer dans le port, et de tromper les artilleurs¹⁸. A deux reprises, il coule les flottes ennemies, en arrachant les plaques de fer des bateaux, rompant ainsi leurs coques. A Rome, Abū Bakr participe au singulier tournoi imaginé par Ğuwān pour célébrer les noces de Dūfuš : opposé au capitaine romain Bašmāṭa, se tenant à cloche-pied sur leurs embarcations, ils gouvernent le timon d'un pied et tirent les canons avec le coude. Le formidable combat devient épique quand le narrateur ajoute que les deux adversaires le compliquent encore avec dix sortes d'armes et de javelots. Aucun ne l'emportant, ils se jettent à l'eau et Abū Bakr

¹⁶ *Ibid.*, III, 24, 1669.

¹⁷ *Ibid.*, III, 23, 1660-76.

¹⁸ *Ibid.*, II, 18, 1276.

tue son adversaire avec les dents⁴⁹. L'un des rares marins maghrébins dont on mentionne le nom, 'Abd al-Quddūs, fort « comme un buffle étalon », possède la même adresse et coupe aussi avec les dents les liens de ses compagnons, quand al-Zīr les fait prisonniers⁵⁰. Muḥammad Ḥāfi al-Rās (“celui qui a la tête découverte”), disciple d'al-Maḡāwarī et fils d'al-Baṭranī, se distingue par sa technique d'archer, que lui a enseignée son père. Et, de même qu'ils l'ont fait à terre, les Awlād 'Ayša profitent d'une beuverie des chrétiens pour s'échapper ou tuer les équipages de bateaux entiers.

Très souvent, le récit des batailles navales se centre sur l'abordage et la lutte à terre, fondée sur la supériorité numérique⁵¹ ou n'utilisant les navires que pour transporter des troupes. De fait, la narration s'étend sur la description de ces passages. Dans la première bataille contre les Génois, Abū Bakr prend le port, ce qui permet la lutte corps à corps entre al-Šāliḥ et les chrétiens ; partant, le rôle central dans la bataille revient au roi, armé de son épée de bois et de son bouclier de sycamore, et à un héros génois miraculeusement converti à l'islam. Bientôt, les ismaïliens, avertis par le message qu'al-Šāliḥ avait lancé au vent, arrivent ; mais le vrai protagoniste est ici Šīḥa⁵². Dans la conquête d'al-Qīṭalān, les facteurs de la victoire sont : la stratégie navale de 'Arnūs, l'héroïsme personnel d'Abū Bakr, qui lutte sous l'eau avec Kinyār, l'entrée des ismaïliens et enfin l'astucieuse intervention de Šīḥa. Il obtient la collaboration d'un ancien *fidāwī*, Sama'ān al-Murr, vigie de la chaîne de protection du port⁵³. Puis, dans la bataille contre Sūrdīn al-'Uẓmā, Abū Bakr suggère à Baybars d'envoyer de nombreuses troupes terrestres pour empêcher la flotte du roi Sāḡirīn de débarquer⁵⁴.

⁴⁹ *Ibid.*, II, 18-19, 1292-94. C'est ainsi qu'il tuera aussi Kinyār, fils d'al-Zīr.

⁵⁰ *Ibid.*, II, 13, 939. Ce personnage apparaît plus tard comme vigie du *Ġurāb* (II, 18, 1272).

⁵¹ Al-Burtuquš, compagnon de Ġuwān, affirme que « les musulmans sont comme les vagues de la mer, leur nombre est interminable », et s'étonne de la bonne formation de la flotte islamique commandée par 'Arnūs.

⁵² *Ibid.*, II, 13, 940-43.

⁵³ Ce *fidāwī* habitait al-Qīṭalān depuis des années. Otage de Kinyār, il servait de vigie dans l'attente d'un duel pour obtenir la main de la princesse catalane dont il s'était épris (*ibid.*, III, 24, 1675-6). La même histoire se répète dans l'expédition contre Ġamḡarīn, roi de l'île d'Arwād (III, 27, 1865-71).

⁵⁴ *Ibid.*, IV, 33, 2210-2.

L'élément maghrébin dans la structure narrative de Šīra Baybars

L'attention que le narrateur porte aux combats au corps à corps, qui privilégient l'action des ismaïliens, modifie logiquement le rôle central d'Abū Bakr et de ses hommes. Après le sauvetage de Ma'rūf, le report sur le sultanat de la vengeance personnelle d'Abū Bakr sur les Catalans, puis l'expédition à Rome, les missions d'al-Baṭranī deviennent surtout un motif de faire-valoir des héros principaux, des épisodes subsidiaires de la trame principale, dans laquelle l'action a trois mobiles importants : les provocations de Ğuwān, les rébellions ismaïliennes et les aventures amoureuses de 'Arnūs en terre chrétienne.

C'est pourquoi les éléments maghrébin et syrien s'entremêlent dans la *Šīra*, surtout dans sa partie centrale. Comme le prophétisait le Livre de Yūnān, Šīḥa sera le véritable antagoniste de Ğuwān et le vainqueur de tous les commandants ismaïliens rebelles. Al-Baṭranī et ses hommes seront délivrés par Šīḥa à plusieurs reprises ; les sauver dans les îles d'al-Ġalaf est d'ailleurs l'un des défis opposant Šīḥa et le rebelle ismaïlien 'Izz al-Dīn Muhlik⁵⁵. Dans un nouvel affrontement avec les Catalans, al-Baṭranī se rend à Barcelone pour récupérer des trésors volés. Sa mission échoue et il ne réussit à s'échapper que grâce à Marīn, vizir cryptomusulman de la cour barcelonaise⁵⁶. La participation de Šīḥa au commandement de douze commandants ismaïliens expérimentés est cruciale pour la conquête de Lattaquié, malgré le fait que c'est Abū Bakr, conseillé par al-Maġāwarī, qui a pris l'initiative de l'occuper pour y établir sa base⁵⁷.

Après les attaques lancées sur al-Qīṭalān, les apparitions d'Abū Bakr seront plus sporadiques et secondaires, ouvrant la voie à des aventures de plus en plus fantastiques. Apparaissent ainsi des missions liées au vol d'objets magiques, tels l'épée ou le bonnet d'invisibilité, volés par les Barcelonais dans l'église de Marie à Damas ; ou l'expédition à Gênes à la recherche d'un détecteur de trésors enterrés. Peu à peu, l'élément fantastique s'empare du récit, avec les expéditions vers des îles merveilleuses, habitées par des *ġinn* ou de méchants sorciers, expéditions au cours desquelles on ne mentionne pratiquement pas les personnages maghrébins, bien qu'ils composent l'indispensable équipage du Ġurāb al-'Uzmī.

⁵⁵ *Ibid.*, II, 20, 1379-1781.

⁵⁶ *Ibid.*, III, 26, 1796-98.

⁵⁷ *Ibid.*, II, 20, 1387-89.

Princes maghrébins exilés : Qarā Aşlān et Ḥamqān

A la figure du Maghrébin expert dans les arts navals, venant en aide à ses frères d'Orient, s'ajoute un autre type de personnages qui a une fonction similaire : le prince maghrébin qui, pour des motifs personnels, s'exile en Egypte et se joint à la lutte commune des musulmans contre les Francs et les croisés. L'un d'eux est Qarā Aşlān, prince de Marrakech réfugié au Caire, qui deviendra un héros remarquable dans la *Sīra*. Malgré son nom – déformation de Qarā Arşlān, “lion noir” en turc –, Qarā Aşlān est le fils de Mawlāy Muḥammad de Marrakech. Comme pour Abū Bakr, sa prodigieuse naissance se produit après la stérilité prolongée de ses parents. La reine, lasse des accusations mutuelles à ce sujet – au cours d'une dispute comique, son époux la traite de “mule” et elle lui reproche “les testicules vides” –, accepte que son mari couche avec une esclave. Par œuvre du destin, les deux femmes tombent enceintes la même nuit et, comme pour les noces du roi de Tanger, toutes deux conçoivent des garçons : Qarā Aşlān, fils de la concubine, sera noble, vaillant et intelligent ; Şalabī Fāris, rejeton de la reine, sera, lui, méprisable, lâche et peu éveillé. Les deux frères sont élevés pareillement, mais quand Qarā Aşlān commence à donner des signes de son intelligence et de son bon sens, la jalousie ne tarde pas à apparaître. Le prince est exilé en Egypte, porteur d'une lettre de son père à al-Zāhir, le priant de lui enseigner les arts de la chevalerie pour combattre les infidèles³⁸.

Qarā Aşlān al-Mağribī deviendra alors un héros, caractérisé par la prudence et la soumission plus que par les prouesses guerrières. De même qu'Abū Bakr, il sert à maintes reprises de faire-valoir au courage des ismaéliens. Tout comme son père, qui s'adresse à al-Zāhir comme le « seigneur des rois de l'humanité » et le « roi de l'islam », Qarā Aşlān est conscient d'être un serviteur du sultan, et se place au second plan sitôt qu'il pressent un conflit à la cour, causé par ses vertus. Il éveille la jalousie d'Aydumur al-Bahlawān, qui n'accepte pas que Baybars l'ait nommé émir sans qu'il n'ait encore démontré son courage dans une bataille.

L'occasion lui en est donnée quand Ya'qūb, roi d'Acre, commet une série d'actes de violence. Qarā Aşlān décide de se charger de la conquête de la ville avec une armée de mille Maghrébins. En deux jours, il capture le roi et prend Acre, qui lui servira désormais de base. Avant

³⁸ *Ibid.*, II, 20, 1407-10.

d'abandonner Le Caire, il achète un terrain derrière al-Darb al-Aḥmar et y fait construire une mosquée qui portera son nom⁵⁹ ; mais, après la conquête d'Acre, il évite les domaines du sultan Baybars, dont Aydumur commande l'armée. Finalement, Qarā Aṣlān s'établit à Brousse et s'allie avec les fils du gouverneur Mas'ūd Bik, qui l'assure que ses territoires ne sont pas sous la juridiction du sultanat⁶⁰ et fait tout pour que le valeureux Maghrébin reste à son service.

A peine l'exilé a-t-il trouvé la stabilité à Brousse, vivant marié et heureux avec une esclave affranchie, Nāhil, que Ğuwān le dupe et enlève sa femme. Al-Zāhir découvre alors que Qarā Aṣlān a disparu par la faute d'Aydumur et relève ce dernier de ses charges. Les premières pistes sur l'endroit où Nāhil serait détenue mènent Qarā Aṣlān en Valachie, où il affronte Anġibīrt avec une armée de deux mille Maghrébins. Pour la première fois, la *Šīra* relate l'affrontement sur le champ de bataille d'un chrétien et d'un valeureux chevalier maghrébin, dont on n'arrive toutefois pas à mentionner le nom. La balance penche en faveur des chrétiens quand l'ismaïlien rebelle Ṣawwān s'engage dans le combat à leurs côtés et blesse gravement Qarā Aṣlān. Pour la première fois également, on souligne le caractère maghrébin des troupes, on explique en détail comment Ṣawwān enlève Qarā Aṣlān et les fils de Mas'ūd en distrayant les sentinelles du campement avec des habits maghrébins. La victoire sur Anġibīrt échoit finalement à Šīḥa et à Baybars, mais le roi franc affirme ne rien savoir sur Nāhil. Qarā Aṣlān restera donc à Brousse pour continuer à chercher son épouse.

Qarā Aṣlān se dessine comme un héros potentiellement dangereux pour Ğuwān, qui tente donc de le neutraliser avec la grande tragédie de son épouse, de même qu'il prétend anéantir le pouvoir de Ma'rūf par une terrible captivité. Le héros maghrébin, jouant un rôle secondaire, se verra mêlé à une série d'affrontements avec les rois francs et fera l'objet de plusieurs enlèvements, l'un par Ṣalīb al-Rūm, un autre aux côtés de Ma'rūf et de 'Arnūs⁶¹.

⁵⁹ Nous ne pouvons pas prouver l'existence de cette mosquée, mais il est certain qu'al-Darb al-Aḥmar est une des grandes voies construites au Caire à l'époque mamelouke ; elle relie la Citadelle et Bāb Zuwayla. A proximité, on trouve l'un des plus anciens centres d'installation de Maghrébins au Caire, le quartier de la mosquée d'Ibn Tulūn ; les pèlerins y cherchaient refuge depuis l'époque fatimide. Voir A. Raymond, « Tunisiens et Maghrébins au Caire au XVIII^e siècle », *Cahiers de Tunisie*, 26-7 (1959), 340.

⁶⁰ En réalité, Brousse a appartenu à l'Empire byzantin jusqu'à l'arrivée des Ottomans au début du XIV^e siècle. Elle n'a jamais fait partie du domaine mamelouk ni n'a eu de gouverneur musulman comme Mas'ūd Bik.

⁶¹ *Šīrat Baybars*, II, 20, 1431-4 et III, 22, 1576-1582.

Le pouvoir de Qarā Aṣlān aura une continuité en la personne de ses deux fils : Markin, né d'une servante de Mas'ūd Bik et Markaztīn, descendant de Nāhil. Qarā Aṣlān sauvera Markin des griffes d'al-Sawdā, sorcière et reine des îles d'al-Sūd, l'attirera vers l'islam et lui fera abjurer la magie⁶². Le dénouement de l'enlèvement de Nāhil viendra bien après, quand un ismailien la découvre avec son fils Markaztīn, qui l'a défendue contre deux rois chrétiens pervers. Finalement, Qarā Aṣlān retrouve son aimée et collabore avec un rival ismailien de Šīḥa, Ḥālid al-Ḥadīr, pour sauver Markaztīn⁶³. Ces incorporations des fils perdus de Qarā Aṣlān à l'islam sont un parallèle à la récupération des fils de 'Arnūs, comme une espèce de victoire sur Ğuwān. Dans sa dernière bataille, Qarā Aṣlān combattra Sahdarūn, neveu du roi des îles d'al-Ġalaf, et curieusement, il ne mourra pas aux côtés de Nāhil mais de Su'ād, fille de Sahdarūn, convertie à l'islam pour l'épouser aux portes de la mort.

Un autre prince exilé qui génère de nouvelles aventures est Ḥamqān, bâtard du prince de Tanger, Mufarrīġ, et d'Anṭarūna, princesse chrétienne de Séville. La personnalité de Ḥamqān – approximativement "le fou" – obéit à un stéréotype récurrent chez les personnages maghrébins, caractérisés par la piété, le zèle religieux et l'esprit combatif contre les infidèles⁶⁴. Son ardeur guerrière surprend les Orientaux et sert même d'exemple au Chérif de la Mecque, qui réclame ses services pour libérer sa fille d'un ogre horrible, Ğūl al-Barr, et de sa bande de brigands, aux coutumes encore païennes préislamiques.

L'ardeur guerrière et les aptitudes de Ḥamqān s'expliquent par ses origines : c'est un renégat, « musulman au dedans et chrétien au dehors », car il a été élevé à la cour de Nāṣṭārūn, roi de Séville. Du temps où il était prince chrétien, il avait combattu durement 'Abd al-Waddūd, roi de Tanger, son propre grand-père. Ḥamqān a hérité aussi de la bravoure de son arrière-grand-père, Sa'dūn al-Rumāḥī, aux racines maghrébines et éthiopiennes. Il réunit ainsi le meilleur de ces cultures, tels 'Arnūs et, surtout, Šīḥa. Connaissant parfaitement les coutumes, la langue et les habitudes des chrétiens, il peut aisément passer inaperçu à Barcelone et y libérer al-Sa'īd, fils de Baybars, de même qu'un Abū

⁶² *Op. cit.*, III, 29, 1958-1962.

⁶³ *Ibid.*, V, 44, 2872-6.

⁶⁴ Les habitants du Caire, par exemple, percevaient ainsi les pèlerins maghrébins, qui conservaient une stricte orthodoxie et utilisaient parfois la force pour imposer leur point de vue. A. Raymond en donne des exemples dans « Tunisiens et Maghrébins au Caire... ». 341-2.

Bakr épuisé, de nouveau prisonnier de Martūma, roi de Barcelone. De plus, en bon Arabe, il connaît parfaitement la poésie la plus pure, et distrait par ses poèmes les acolytes de Ġul al-Barr, l'ogre de Taïf.

L'histoire de l'impétueux Ḥamqān provoque l'admiration de 'Arnūs qui, s'identifiant à lui, décide de l'aider contre Barcelone et Séville, au coude à coude avec Sa'dūn et 'Abd al-Waddūd. Ḥamqān éclipsera même temporairement Abū Bakr, réalisant à la cour du Caire quelques expéditions pour le sultan. La vengeance des Barcelonais est dirigée vers lui, il est capturé, et se voit également mêlé à de nouveaux affrontements avec al-Qīṭālān. Les parallélismes de cet épisode, dont les protagonistes sont les trois frères de Kinyār al-Qīṭālānī, avec celui du sauvetage de Ma'rūf et la capture des trois rois catalans, orchestrée par Šīḥa, ne font que renforcer l'idée que Ḥamqān est un reflet de l'intrépide chef ismaïlien⁶⁵.

Autres personnages maghrébins : commerçants, pèlerins et opportunistes

Outre ceux que nous avons cités, la *Sīra* mentionne bien d'autres personnages secondaires qui attestent la présence des Maghrébins en Orient, tout en peaufinant l'image que la société avait de ce collectif. L'installation de nombreux soufis originaires du Maghreb, signalée par la présence d'al-Mağāwarī, n'est qu'un indice de la grande attraction que l'Orient exerçait sur les Nord-Africains. S'ils venaient majoritairement pour le pèlerinage, cela ne les empêchait pas de venir également acquérir des connaissances ou tenter leur chance dans le commerce. D'autres avaient des activités d'espionnage et de diplomatie ou, comme Qarā Aṣlān, cherchaient l'asile politique⁶⁶. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que certains des principaux personnages de la légende, comme l'āgā Šāhīn, fidèle vizir d'abord d'al-Šāliḥ puis de Baybars, soit de père turc et de mère maghrébine⁶⁷.

⁶⁵ C'est l'āgā Šāhīn qui souligne la ressemblance avec le sultan. Voir *Sīrat Baybars*, IV, 40, 2695-2717.

⁶⁶ Le cas d'al-Andalus a été analysé par M. 'A. Makkī, « Ensayo sobre las aportaciones orientales en la España musulmana ». *RIEI*, IX-X (1961-62), 65-231 et XI-XII (1963-64), 7-140, cité par J. Lirola Delgado, *El poder naval de al-Andalus . . .*, 132.

⁶⁷ Chargé d'acquérir pour al-Šāliḥ des mamelouks parmi lesquels se trouvera le futur Baybars, le marchand d'esclaves 'Alī b. al-Warāqa s'en aperçoit quand Šāhīn le met au défi de montrer ses connaissances linguistiques et son aptitude à quérir les esclaves en devinant ses origines à son accent. Voir *Sīrat Baybars*, I, 1, 109.

Dans certains épisodes il y a des allusions fugaces à des pèlerins maghrébins visitant Le Caire à l'aller ou au retour de la Mecque. Priant avec un rosaire de corail, le *ḥirām* des pèlerins sur le dos, un Maghrébin que croisent Baybars et 'Uṭmān est accusé par ce dernier d'être le brigand qu'ils cherchaient dans une de leurs aventures⁶⁸. Le jeune Baybars obtient l'approbation du sultan Aybak en faveur d'un Maghrébin dont on a volé la bourse d'or qu'il avait laissée en dépôt à un Cairete, alors qu'il voyageait au Ḥiḡāz, probablement pour le pèlerinage⁶⁹.

L'image du Maghrébin voyageur et opportuniste, arrivant en Orient avec diverses ambitions, est bien reflétée par certains personnages, souvent des chercheurs de trésors et des charlatans. Dans un curieux épisode, Ğuwān invente un engin, dont Baybars entend parler à al-Rumayla, où un Maghrébin l'exhibe à la foule : c'est une boîte avec un miroir reflétant la réplique du divan d'al-Zāhir, dans laquelle on le ridiculise et l'offense⁷⁰. Šiḥa utilise souvent un déguisement de Maghrébin, se faisant passer pour un chercheur de trésors dans une caverne, ou pour un voyou déambulant dans Sīs : il fait brûler de l'encens et récite une exhortation pour se faire donner de l'argent par les gens dont il menace de brûler les noms et de déchaîner un châtement divin⁷¹. Ibrāhīm le convoiteur ne peut que s'exclamer, disant à Sa'd : « Regardez ce Maghrébin, qui veut manger à lui tout seul tout l'argent du monde ! S'il ne partage pas avec moi, j'en informerai le roi al-Zāhir. » A une autre occasion, Šiḥa se déguise en rabbin ; la couverture de laine blanche de sa monture sur les épaules, il récite la Torah dans « la langue des juifs maghrébins », pour libérer Ma'rūf et 'Arnūs des mains d'un des sbires de Šūmīl, prince juif de Samarcande⁷².

Enfin, par le biais de ces personnages, nous trouvons de fugaces allusions à l'esclavage dans les royaumes chrétiens. Le Maghrébin à la boîte magique, ridiculisant Baybars, s'avère être un ancien esclave de Šūrīn, roi de Tyr, obligé de vivre ainsi pour garder la liberté. A son tour, Baybars n'hésite pas à se faire passer pour Ṭūmarīn, capitaine andalou au service du roi chrétien Dū-l-Ġawābir, alors que Yasīr Ṣaḥr al-Maḡribī, esclave acheté par le roi de Gênes et libéré par Maryam,

⁶⁸ *Op. cit.*, I, 7, 571.

⁶⁹ *Ibid.*, II, 14, 1028-9.

⁷⁰ *Ibid.*, III, 30, 2074-5.

⁷¹ *Ibid.*, II, 17, 1180-1 et III, 23, 1612.

⁷² *Ibid.*, III, 22, 1586-7.

belle-sœur de Ma'rūf, remplit scrupuleusement sa mission, portant un message de Šīḥa au sultan⁷³.

Le Maghreb et al-Andalus, limites d'une géographie mythique

Ayant pour centre Šām et Miṣr, mais s'étendant à des lieux éloignés comme l'Angleterre, l'Abyssinie, l'Inde, la Chine ou les mers du Sud, la géographie mythique de *Sīrat Baybars* comprend aussi un Occident islamique légendaire dont l'image est à la fois proche et distante. Le territoire du Maghreb est en outre un espace mythique et inexploré, inaccessible et inconnu pour le petit monde des narrateurs et des récepteurs de la *Sīra*.

Les récits des voyages en Occident sont très imprécis : parfois, il n'y a pas d'allusions géographiques claires mais seulement la mention que les héros se dirigent vers *bilād al-Mağrib* ; parfois, nous savons qu'ils prennent cette direction grâce aux lieux identifiables par lesquels ils passent. C'est le cas du voyage initiatique que 'Arnūs entreprend, après sa rébellion contre Baybars, et qui l'emmène au-delà de « la croisée des chemins et de la confluence des deux mers (*mağna' al-baḥrayn*) », lieu traditionnellement identifié avec le détroit de Gibraltar. Là, il épouse Raqṭa, fille du roi al-Raqšawān⁷⁴. Dans sa fuite, 'Arnūs part sans trêve au-delà des pays étrangers (*bilād al-rūm wa-bilād al-'ağam*). Il arrive à une terre de chaleur et de gelées intenses, sur laquelle il n'y a ni bêtes ni oiseaux. Après avoir traversé un passage entre les ardentes Montagnes de Soufre, il atteint un royaume chrétien près de la mer. Les habitants s'étonnent qu'il ait pu traverser une région si inhospitalière, habitée par des *ğinn*. 'Arnūs est dans la ville d'al-Ġahğīr et al-Barr al-Ṭawīl, dite aussi Ville des Figurations (*Madīnat al-Taṣāwīr*) : la princesse Maryam Tuḥfat al-Masīḥ, éprise de 'Arnūs après avoir entendu parler de sa grande beauté, avait commandé à son vizir de lui en faire le portrait. Dénouement prévisible : Maryam se convertit à l'islam de la main d'al-Mağāwarī et finit par épouser 'Arnūs⁷⁵.

La localisation imaginaire de ce royaume à proximité du Maghreb est suggérée par l'arrivée à la cour d'al-Ġahğīr de 500 chevaliers maghrébins venus toucher le tribut que le roi Muḥammad de Marrakech

⁷³ *Ibid.*, IV, 32, 2182 et III, 27, 1885.

⁷⁴ *Ibid.*, III, 25, 1761.

⁷⁵ *Ibid.*, III, 25, 1769-1776.

impose à ce royaume. La délégation est menée par Sab' al-Andalus, vizir qui avait déjà accompagné Qarā Aṣlān en Egypte et dont il nous faut supposer qu'il est rentré à Marrakech. 'Arnūs déclare aussitôt qu'il n'y a plus lieu de payer la protection des Maghrébins : il se présente comme le nouveau protecteur d'al-Ġahġīr. Dorénavant, il sera leur lion (*sab'*), faisant le parallèle avec le nom du vizir. Sab' al-Andalus et 'Arnūs se préparent au combat, puis conviennent que l'affaire doit être tranchée par la diplomatie.

Bien après apparaîtront les fruits des relations de 'Arnūs et des princesses occidentales : Dūr, fils de Raqṭa, sera roi de Maġma' al-Baḥrayn ; Qaṭalūnaġ, fils de Maryam, sœur de Raqṭa, héritera du royaume de Raqṣwān, et Yatmūraġ, fils de Tuḥfat al-Masīḥ, héritera du trône d'al-Ġahġīr. Dūr apparaît lors de l'arrivée de Baybars sur l'île de la Grotte Enchantée (*al-Maġār al-Muṭalsam*), proche du détroit. Une figure humaine ou d'oiseau y attire les bateaux de son appel puis prévient les habitants pour qu'ils les interceptent. Baybars tombe aux mains de Nābiḥ Zayn, seigneur de la Forteresse du Déroit (*Qaṭat al-Būġāz*) et vassal de Dūr, qui le lui réclame. Découvrant ses origines, Dūr se convertit à l'islam, libère le sultan et Abū Bakr, et rompt l'enchantement de la grotte en renversant l'idole⁷⁶. Dūr, Qaṭalūnaġ et Yatmūraġ deviendront les héritiers de 'Arnūs dans la Ville de Marbre.

Le dénouement de l'aventure de 'Arnūs au Maghreb culmine quand il rencontre Baybars à al-Ġahġīr. Le sultan, encouragé par Ismā'īl Abū al-Sibā', oncle de 'Arnūs, part aux confins des terres byzantines pour trouver les armées de Mawlāy Muḥammad. Au début, la prudence domine. Ibrāhīm et Baybars cachent leur identité, se joignent aux troupes et offrent leurs services comme messagers devant 'Arnūs, qui les remarque aussitôt. Après le combat, vient la réconciliation entre 'Arnūs et Baybars, la conversion de la majorité des sujets d'al-Ġahġīr et le mariage de 'Arnūs avec 'Azīza, sœur de Qarā Aṣlān⁷⁷. Confus en découvrant qu'il a employé le sultan lui-même dans son armée, Mawlāy Muḥammad se montre extrêmement servile et respectueux envers Baybars, dont il se sent le vassal. Cette attitude met en relief la volonté d'unifier

⁷⁶ La description de la grotte a de grandes similitudes avec les récits sur l'Idole de Cadix (existence d'un phare - *manāra* -, son caractère talismanique, ayant le pouvoir d'attirer les bateaux . . .) Voir J. Hernández Juberias, *La Peninsula imaginaria. Mitos y leyendas sobre al-Andalus*. Madrid : CSIC, 1996, 68-108.

⁷⁷ *Sīrat Baybars*, III, 25, 1783-86.

tout l'islam sous le sultanat mamelouk, magnifié non seulement face aux autres peuples, mais aussi face aux autres royaumes islamiques.

Au-delà du Maghreb et d'al-Andalus, nous assistons à l'un des contretemps les plus terribles pour Baybars, séquestré en un lieu secret et inaccessible sur une île de l'Atlantique. Fasciné par la description de la Ville de Neige (*Madīnat al-Ṭalġ*), située sur l'Île des Deux Pointes (*Ġazīrat al-Ṭarafayn*), et de sa Forteresse de Fer, qu'on n'atteint qu'après un voyage tourmenté en Occident, en passant sous la Montagne de Diamant (*Ġabal al-Mās*), au-delà de la Mer du Néant (*Baḥr al-ʿAdam*) et de la Gorge des Ténèbres (*Faġġ al-Ḍulūmāt*), le sultan tombe dans le terrible piège que le roi d'Antioche lui tend et se voit bientôt prisonnier de l'impénétrable forteresse⁷⁸. Le libérer est sans nul doute une mission digne de Šīḥa et des agents ismailiens ; ils affronteront des dangers comme la mer à fond magnétique – annulant son action en remplaçant les clous de leur embarcation par d'autres, en bois⁷⁹ – et les pièges de l'impénétrable forteresse elle-même.

L'une des aventures les plus fantastiques dans cet espace merveilleux est le voyage de Baybars à *Qaryat al-ʿIbāda*, pays du monde à l'envers : le temps y est flexible et on y pratique une curieuse forme d'islam⁸⁰. Séduit par les merveilles relatées par un vagabond, Baybars se dirige vers ce royaume occidental envoûté par le sorcier Ṭūmān, qui a fabriqué deux soleils et deux lunes aux trajectoires opposées qui se croisent sous la voûte céleste au milieu du jour ou de la nuit. Le roi local, doué de clairvoyance, a pour irrévérents vizirs deux chiens. A al-ʿIbāda, il y a une grotte profonde pleine de trésors, où Ibrāhīm et Saʿd trouvent un singulier marché où la monnaie courante est la prière. C'est une contradictoire terre d'abondance, qui fait les délices d'Ibrāhīm. Mais les actions les plus innocentes peuvent y devenir des délits sanctionnés par de bien paradoxales punitions (lapidation avec des grains de raisin ou des chaudrons de *mulūḥiyya* . . .) Aḥmad al-Badawī détruit toutes les merveilles de ce pays : elles n'étaient que le produit des rêveries de chacun, matérialisées par l'enchantement. Quant aux phénomènes magiques qui persistent, Sīdī ʿAbdallāh signale que ce sont les signes du

⁷⁸ *Op. cit.*, V, 43, 2826-28.

⁷⁹ Il existe des légendes semblables sur les mers de Chine, la mer Rouge ou l'Inde, imposant aux marins d'utiliser des clous en bois ou des embarcations en fibres végétales. Voir A. Dietrich, « al-Maghnaṭīs ». *Et.* [V, 1166-69].

⁸⁰ *Šīrat Baybars*, IV, 33, 2272 et 34, 2274-2287.

pouvoir de Dieu, dont ils ne doivent pas se mêler ni leur chercher une explication rationnelle.

L'arrivée à Qaryat al-Ībāda produit la séparation temporaire d'Ibrāhīm et du sultan. Attiré par la récompense qu'offre 'Abd al-Raḥīm, prince de Fès et de Meknès, Ibrāhīm part à la Ville de Bronze, terrasse le terrible ogre qui l'habite et prend son épée magique. C'est la dot que le prince présentera pour épouser sa cousine Ġamīla⁸¹. L'estime du peuple envers Ibrāhīm incite 'Abd al-Raḥīm à adresser à tous les rois des lettres dans lesquelles il mentionne le *qān Ibrāhīm*, gouverneur de Fès et de Meknès, familier tant des rois d'Orient que d'Occident. Cette soif de notoriété irrite Baybars, qui se sent trahi. Le désaccord ne durera pas : à la tête d'une armée de 20 000 Maghrébins, Ibrāhīm le sauvera du siège que tient contre lui le roi de Rome la Grande à al-Suwaydiyya.

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer que l'élément maghrébin dans *Sīrat Baybars* est une strate de grande importance dans la structuration du récit et dans la production de nouveaux épisodes. Cet ensemble d'histoires, surtout celles en rapport avec les interventions surnaturelles et les aventures par mer, sont fondamentales pour le développement de la trame argumentative de l'histoire-cadre. A certaines occasions, elles deviennent aussi des récits subsidiaires au service de l'abondant élément syrien, beaucoup plus constant tout au long de la *Sīra*.

Sur le plan symbolique, la présence des Maghrébins dans *Sīrat Baybars* correspond au souvenir dans la mémoire collective d'une communauté établie en Orient, distinguée par sa recherche de spiritualité et intégrée dans la société, comme l'indique la vénération de ses ascètes et l'exaltation de son habileté dans les métiers de la mer. L'inclusion des marins maghrébins dans la *Sīra* se produit à deux moments de contraste entre le développement naval du Maghreb et le déclin maritime de l'Orient, le XIII^e siècle et les XVI^e et XVII^e, qui suscitent le désir de collaboration et de fraternisation entre musulmans, dans un contexte de lutte contre les Croisés et d'autres menaces externes. *Sīrat Baybars* recrée cette aspiration en matérialisant un pouvoir naval au service des Mamelouks, commandé par des Maghrébins et des renégats, en oscillation constante entre réalité et fiction.

⁸¹ *Op. cit.*, IV, 34, 2288-2300. Dans cette version de la légende de la Ville de Bronze, il y a des éléments communs à d'autres récits (localisation au Maghreb, image de la ville inhabitée, dominée par un ogre au lieu des génies . . .). Voir J. Hernández Jubcrías, *Op. cit.*, 27-67.

L'image des Maghrébins est marquée par des stéréotypes : caractère tenace et intrépide, sens de l'opportunisme et profonde religiosité, parfois rigoureuse et combative. L'attraction qu'exerçait l'Orient sur le Maghreb est mise à profit, avec une certaine complaisance, pour exalter et légitimer le "leadership" politique et culturel de la Syrie et de l'Égypte, incarné ici par l'État mamelouk. L'esprit de contre-croisade généralisé fait de la lutte de l'Orient contre les chrétiens l'équivalent de celle des Maghrébins en Occident, surtout à al-Andalus. Les marins maghrébins partagent l'esprit de *ġihād*, le désir de butin et d'aventure avec les *fdāwiya*, sinon que les forteresses des montagnes syro-libanaises sont remplacées par les ports et les îles méditerranéennes. D'autre part, la transformation d'événements historiques au Maghreb attribue indûment au sultanat mamelouk une série de conquêtes en Méditerranée et restaure l'idéal d'unité islamique de l'Orient et de l'Occident.

L'attitude des créateurs de la *Sīra* n'est pas tant de reconnaître leur fraternité avec les musulmans d'Occident que de s'octroyer des succès, parfois même d'exalter leurs prouesses aux dépens des Maghrébins. Cette volonté d'appropriation symbolique et d'intégration d'éléments étrangers se manifeste aussi quant à l'apport des Turcs et des Kurdes. C'est là l'un des grands thèmes de *Sīrat Baybars*, comme témoignage des tensions produites par le processus d'interculturalisation de la période mamelouke.